

Contempler les danseurs comme un ciel étoilé... Sidérante installation chorégraphique de Jasmine Morand, *Mire* se dévoile jusqu'à lundi au Festival Images, à Vevey

## LE CORPS NU, AU FIRMAMENT

CÉCILE DALLA TORRE

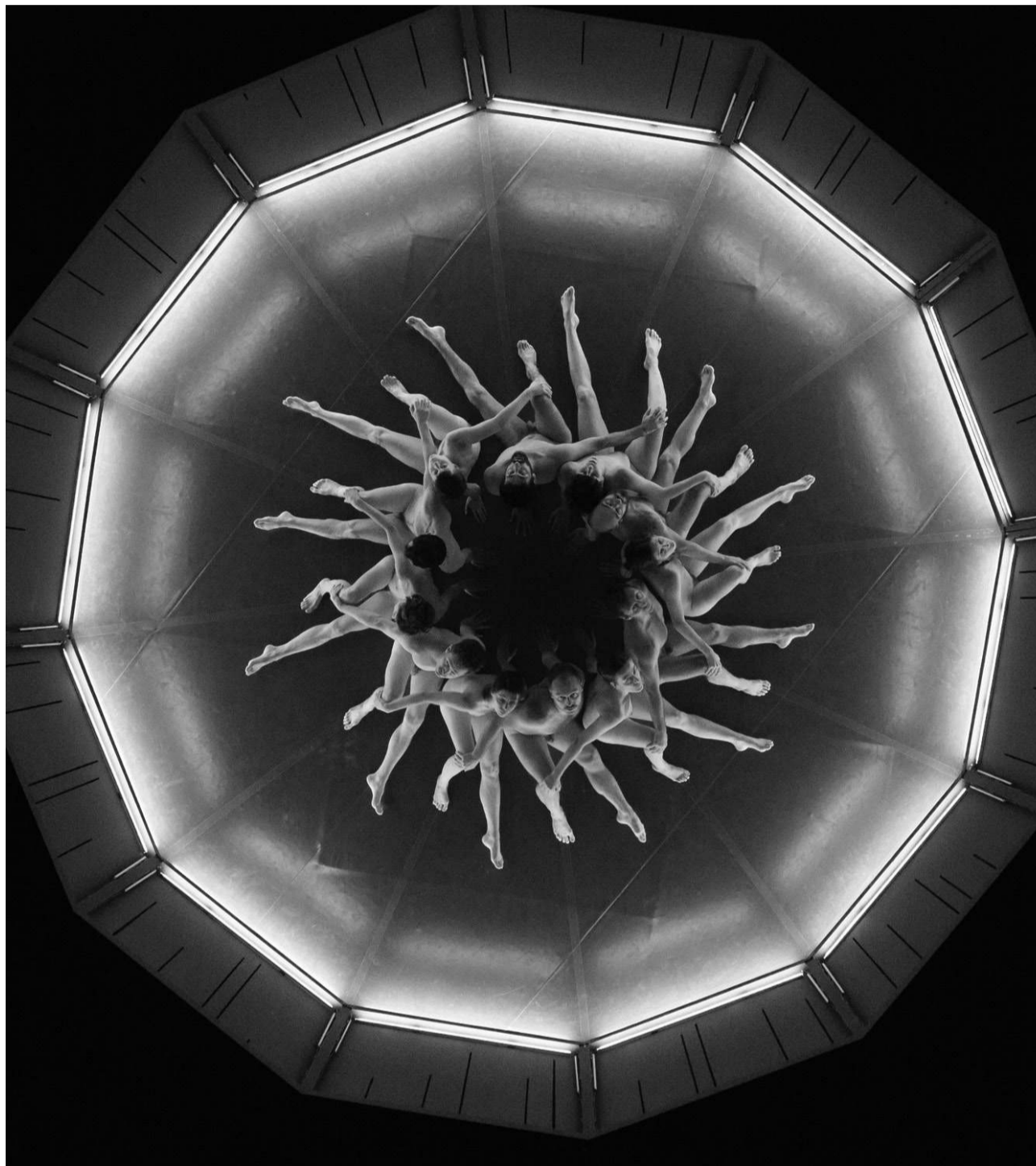
**Danse** ► Un mot suffit parfois à composer le titre de ses pièces. Avant *Mire*, sa dernière création présentée au Théâtre du Reflet, à Vevey, dans le cadre du Festival Images – qui a pour thème cette année l'immersion –, il y a eu *Pôle* (à voir au Centre culturel suisse de Paris en octobre), *Playground*, *Underground*, etc... La liste est longue depuis la naissance de sa compagnie veveysanne, Prototype Status, il y a une dizaine d'années. Mais si Jasmine Morand a choisi *Mire*, c'est bien que tout se joue par le regard. Qu'on observe les danseurs là-haut, au firmament, accrochés au plafond, tels des anges nus, par le prisme d'un miroir, ou qu'on les scrute à travers les fentes du dispositif dans lequel ils évoluent, à terre, à quelques centimètres de nous, il ne s'agit après tout que d'une question de point de vue.

Lorsqu'on arrive au Reflet, on se déchausse dans le hall avant de pénétrer dans l'arène nue du théâtre tandis qu'un haut-parleur diffuse des bribes de sons, ceux du poème de la jeune auteure Nuria Manzur, inspirés de *Mire*. Et c'est bien sur la scène qu'on prend place, après avoir grimpé l'escalier à jardin. L'obscurité a déjà gagné la salle. Les douze interprètes sont installés à l'intérieur du dispositif qui les encercle.

Avant de s'asseoir, on tourne autour d'eux sans les voir, ni même les deviner derrière les parois de cette sorte de zootrope immobile posté sur le plateau – on sait déjà qu'ils ne seront pas grisés par la force centrifuge comme lorsque le jeune Antoine Doinel, embarqué dans une attraction, goûtait à la liberté dans les *Quatre cents coups* de Truffaut.

### Mouvement kaléidoscopique

Car les principes de la cinétique ne s'appliquent pas à l'enceinte circulaire dont on ne verra jamais les interprètes sortir. Rien ne bouge en apparence, si ce n'est eux, de l'intérieur, créateurs d'un mouvement corporel qui devient céleste, et captive, d'autant plus qu'on est couché au sol, figé sur son tapis, pour l'appréhender. Le plafond mouvant qui fascine ressemble à ces coupes baroques qui



Au Reflet-Théâtre de Vevey, *Mire* invite à appréhender le corps autrement. CÉLINE MICHEL

ont inspiré la chorégraphe. Le nu règne en maître à l'instar des fresques de Rubens ou Michel-Ange. Mais surtout, le geste des six danseuses et six danseurs instille un mouvement kaléidoscopique inédit, dont la géométrie des corps sculpte des motifs réguliers. L'étoile aux douze branches qu'ils dessinent ensemble n'épouse-t-elle pas une symétrie parfaite? Tant et si bien que Léonard de Vinci ne pourrait renier son homme de Vitruve, reproduit au masculin comme au féminin. Dans cet univers sexué, les couples se forment et s'effleurent. Mais à distance, l'érotisme est peu évocateur.

Or *Mire* ne se regarde pas seulement les yeux rivés au ciel. A travers les fentes du dispositif, on peut aussi lorgner de près les corps dansants, approcher le détail de la toile qu'ils composent, et être le témoin d'une intimité charnelle.

### Le choix du voyeurisme

En 2012 déjà, Jasmine Morand proposait de se glisser derrière les vitres d'une boîte lumineuse pour observer un couple se mouvoir dans la lenteur d'une gestuelle érotique et sensuelle: après *Underground*, également créé dans le cadre d'Images à Vevey, la chorégraphe pousse plus loin ici sa démarche chorégraphique en dévoilant les corps dans leur nudité. Comment dès lors communiquer le nu?

Par son travail en différé, via les miroirs, elle souligne l'aspect décoratif et contemplatif de la nudité. Mais elle offre aussi le choix du voyeurisme, rendant possible la vision fragmentée des corps dévêtus à travers les fentes du zootrope. Le public cède-t-il dès lors à la facilité de la contemplation, confortablement installé sur son tapis? Ou se met-il lui-même à nu en allant voir de plus près cette chair sublimée? C'est une véritable prise de position que Jasmine Morand est consciente de susciter, à l'heure d'une nudité (ou non) omniprésente dans nos sociétés, qui soulève parfois la controverse. Mais au fond, mirer ou admirer, quelle différence? I

Jusqu'au 19 septembre, 15h et 19h, Le Reflet-Théâtre de Vevey, [www.lereflet.ch](http://www.lereflet.ch)

Une proposition à voir dans le cadre du Festival Images (jusqu'au 2 octobre), entrée libre, Vevey, [www.images.ch](http://www.images.ch) (lire aussi en page 12).

## Plongée dans les périphéries du dessin

**Livre** ► La tournée 2016 de la revue *Cahier dessiné* braque le projecteur sur les oubliés des artistes graphiques.

Ils viennent de France, Russie, Norvège ou des Pays-Bas, produisent aux marges de l'art contemporain ou flirtent avec l'art brut. Peu connus, voire tombés dans l'oubli, ils ont en commun la pratique du dessin et figurent au menu du nouveau *Cahier dessiné*, onzième du nom, la revue annuelle de l'écrivain, dessinateur et éditeur franco-suisse Frédéric Pajak.

Un opus d'une épaisseur comparable aux deux précédents (384 pages), et à l'éclectisme tout aussi stimulant. Sans transition, on passe par exemple des portraits de migrants d'Anne Gorouben dans la «jungle» de Calais à de mystérieux poissons rouges peints il y a quelque mille ans dans un désert du Chili; avant de plonger dans la peinture figurative de Sylvie Fajfrowska, née d'un processus passant par l'accumulation de dessins, au final invisibles.

Un réalisme grand format qui rejoint partiellement celui de l'intrigant Alexei Soundoukov, né en 1952 dans les steppes de la Volga, ex-membre de l'Union des artistes soviétiques, retourné dans la Russie de Poutine après des années passées aux États-Unis. Public infini applaudissant l'éternité, visiteurs de musées mis en abîme ou passagers du métro sous anti-dépresseurs: ses sujets sont issus du quotidien autant que d'un onirisme tragique.

On retrouve aussi l'étonnant Marcel Bascoulard, clochard et dessinateur virtuose assassiné à Bourges en 1978, déjà au cœur d'un ouvrage monographique du même éditeur; les huiles ex-

pressionnistes sur papier journal de Rommen, tantôt florales, tantôt humaines; les horizons bucoliques en nuances de gris d'Adrien Neveu – avec Roland Topor ou Jacques Hartmann, il est au programme d'un «dossier paysage» –; ou les explorations corporelles teintées d'une violence à l'affût de la Romande Pascale Küng.

Inquiétant lui aussi, mais avec force couleurs, l'œuvre peint et dessinée de Daniel Stotzky – un proche de Topor et d'Erik Dietman – tient de la figuration narrative, quand il ne verse pas dans l'expressionnisme. Un style très présent dans le volume, puisqu'il est aussi celui de Jacques Pajak, le père de Frédéric, décédé en 1965 dans un accident de voiture – il avait 35 ans. À dix-huit mois de sa fin tragique, il achète une centaine d'ardoises scolaires à Prisunic et invite ses trois enfants à créer avec lui. À l'huile et à la craie grasse, les six petites mains imaginent animaux, bonhommes, arbres ou soleils, avant que le trait expert du paternel n'apporte les dernières touches, et appose sa signature.

L'ouvrage est aussi l'occasion d'un hommage à Sonja Hopf, seule femme de la rédaction d'*Hara-Kiri*, auteure d'un intrigant corpus de portraits au burin. L'Allemande de Sylt se dévoile au fil d'une passionnante interview, au même titre que Romain Slocombe, dessinateur de bandes dessinées et romancier, auteur de nombreuses couvertures des collections Folio (Gallimard) et Nuits Blêmes (10/18), dans les années 1980 et 1990; ou que la dessinatrice et photographe Lea Lund, invitée à illustrer pendant une année la couverture d'un hebdo de gauche néerlandais.



Adrien Neveu, *Sans titre* (2015), mine de plomb HB. ADRIEN NEVEU

Enfin, la revue se conclut par une section «souvenirs d'enfance» dans laquelle on retrouve des habitués de la maison – Anna Sommer, Martial Leiter, Alexandra Roussopoulos, Noyau ou Mix & Remix. Ce dernier propose une série de témoignages de celles et ceux qui l'ont connu enfant. Un alignement de

superlatifs qui se conclut par ce bon mot d'un ancien prof mal rasé: «On est tous encore fans.»

SAMUEL SCHELLENBERG

*Cahier dessiné*, n° 11, coll. Éd. Les Cahiers dessinés, 2016, 384 pp.